

LE TRAIN DE CRACOVIE

Je m'appelle Anna. *Anousia* comme disent mes amis polonais. J'en ai plein maintenant car cela fait déjà plus de trois ans que je fais la navette entre Minsk et Cracovie.

Et cela fait plus de deux ans que je suis mariée à Andrzej, un anthropologue polonais. On s'est connu un automne où il était venu en Biélorussie pour le travail, on est allé se balader et on était resté ensemble. Je pensais tout de même que la fin de l'année universitaire et son départ mettraient un terme à notre histoire, mais.... Un soir il a sonné à la porte du studio que je louais, passé à la cuisine sans enlever sa veste. Il s'est assis à côté de la lampe, et après une minute de silence m'a dit tout simplement: *Viens avec moi*. Je n'ai pas répondu tout de suite. Ce n'était pas par coquetterie. J'avais besoin de réfléchir.

J'ai toujours été bien avec Andrzej. Je ne me suis par contre jamais demandée s'il était l'amour de ma vie, ni fait d'effort pour construire quelque chose. Lui était une (la ?) bonne personne, mais de là à prendre LA décision.... Me marier ? Partir ? Quitter mes parents, mes amis, abandonner mes habitudes, mes repères, mes itinéraires du matin et du soir ? Andrzej était assis en face de moi et moi, je réfléchissais. J'ai finalement dit oui.

Pourquoi – je ne l'ai jamais su. Notre train allait partir, tout le monde pleurait, souhaitait bon courage, les valises refusaient de se fermer, les billets ne se retrouvaient pas, les passeports tombaient des poches.

Quand j'ai poussé la porte de notre futur appartement de Cracovie, j'ai pleuré. Des chambres vides, des meubles muets, des boîtes en carton. Le mur de l'entrée avec quelques clous. Et ma vie suspendue.

Plus de trois ans ont passé.

LE TRAIN DE CRACOVIE

C'était le début du printemps. Un soleil était définitivement là, promettant de belles journées. J'étais à Minsk chez mes parents pour huit jours quand Andrzej m'a appelé à une heure du matin et demandé de rentrer le plus vite possible. Il ne m'est même pas venu à l'esprit de lui demander ce qui s'était passé. Quelques mots à mes parents, le billet échangé et j'étais dans la salle d'attente.

On annonce l'embarquement. Les passagers – ces nomades avec des valises à roulettes – se dirigent vers leurs voitures, je les suis. Dans le wagon tout est ordre et sérénité – le plancher, le plafond, les murs et les portes, tout fait croire à la stabilité de l'être à la vitesse de plus de cent kilomètres à l'heure.

Je retrouve mon compartiment, pose mon sac à dos par terre. Comme à chaque fois, j'ai droit aux vingt-quatre heures de route, une couchette fixée au mur, une vitre froide, et un voisin – un polonais plongé dans la lecture de *Warszawa dzisiaj*.

Combien d'heures et de kilomètres ai-je fait pendant ces années? Les trains sont devenus pour moi pareils au métro: les paysages derrière les vitres, je les ai appris par cœur. Paradoxalement, la monotonie du voyage me stabilisait et me rendait confiante. Mais cette fois-là tout allait être différent.

Soudain je revois notre appartement de Cracovie, avec une salle à manger qui donne sur le Sud. Sa fenêtre est si grande qu'elle transforme la pièce en un prisme imprégné de lumière. Je ferme les yeux et colle ma joue contre la vitre pour sentir la chaleur, le bruit de la ville et je ne sais quoi d'autre encore. Andrzej aime ça aussi. Le matin surtout – un café au lait, l'odeur du journal et du pain grillé, la ville entière sous les pieds. Ou le soir – des bougies, des assiettes blanches et la ville, toujours sous nos pieds avec ses lumières et ses toits. Je vais me coucher et Andrzej veille encore long-

LE TRAIN DE CRACOVIE

temps dans le noir en regardant au loin, dans le profond de la nuit. De quoi il pense en ces moments-là, je ne le sais pas.

Derrière la vitre – des rails et des trains, et une douce pluie de printemps. Devant moi – un thé – un petit disque noir dans une tasse blanche – et mes copies en désordre. Je m’efforce à ne pas penser à ce qui aurait pu arriver à Andrzej là, à Cracovie.

Soudain je me souviens du jour où Andrzej m’a apporté un cadeau étrange – une maison jouet, assez grande et ressemblant à un poste de télé. Un vrai château avec énormément de chambres, de portes, d’enfilades, de salles, de tours et de tourelles. A l’intérieur on voyait des silhouettes des habitants – des domestiques adroits, des maîtres brillants qui dansaient, des invités qui se saluaient, jonglant avec leurs verres, des cartes ou des cigarettes. Le château ne se défaisait pas, son toit non plus n’était pas détachable, ce n’était qu’à travers les fenêtres qu’on pouvait observer tout ce qui se passait là-dedans. Il y avait un petit tiroir tout en bas avec une bougie qu’il fallait allumer. A cet instant-là le château se ranimait et, à la lumière déformante de la bougie, tout devenait ombre, mystère et mouvement. Fascinée, je pouvais observer ce spectacle pendant des heures: grâce aux efforts d’un mécanisme subtil, caché quelque part à l’intérieur, les silhouettes se mettaient à se déplacer lentement, l’action commençait tout doucement à se dérouler et l’espoir naissait que le vieux domestique porterait finalement son petit seau de Champagne jusqu’à la chambre la plus éloignée. Mais il se pouvait aussi qu’il bute et tombe au milieu de son chemin...

Ce soir-là, mon voisin de compartiment n’était pas un polonais plongé dans son journal, mais un Russe, un homme inhabituellement grand et mince, de trente-cinq ans environ. Quelques répliques de politesse, quelques lieux communs et un silence. Et puis, une légère conversation de train.

LE TRAIN DE CRACOVIE

Il s'appelle Igor, vient à Cracovie plusieurs fois par an, pour le travail normalement, mais cette fois en touriste, enfin. Rêve de prendre son temps, de profiter du *Kraków* médiéval en se mêlant à la foule des touristes et en prenant tranquillement un café sur une des terrasses de la *Vielle Ville*.

Moi?... Je vais à Cracovie pour mes études (pourquoi pas?), plus précisément pour prendre part au colloque de linguistique qui se tient à l'Université Jagiellonski.

Ses gestes sont doux et ses yeux attentifs. On ne se regarde qu'à peine. On parle du travail, des voyages, de ses expériences passées. On tâtonne, on cherche, on ose.

Il me demande ce que je fais habituellement de ces vingt-quatre heures perdues dans le train. Toute une vie, semble-t-il. Je lui réponds que je ne fais rien, sinon, j'écris des nouvelles. En anglais, pour une nouvelle, on dit *a short story* – une histoire courte.

- En biélorusse ?
- Non, en polonais.
- Ah bon ! Et comment tu fais pour écrire en polonais ? Ce n'est quand même pas ta langue maternelle...
- Mais c'est juste pour ça. Certaines choses, je n'arrive pas, je n'ose pas...
- ... écrire dans ta langue maternelle ?

Un silence se fait.

- Je crois que je vois ce que tu veux dire... J'écris moi aussi. Mais je ne pourrais pas écrire dans une autre langue que la mienne.
- Tu devrais essayer....

Il me demande finalement si je pense avoir du temps libre, le temps du colloque. Oui, je crois que oui (j'ai l'impression que quelqu'un répond à ma

LE TRAIN DE CRACOVIE

place). Mais quelle chance, il pourra alors me faire découvrir la ville qu'il connaît quand même déjà un petit peu.

Le train arrive à sa destination. Je suis très pressée, je lui promets de l'appeler. On se dit à bientôt.

Une demi-heure après j'enfonce ma clé dans la serrure. C'est un moment qui m'angoisse depuis mon enfance. J'ai peur de ce qui m'attend plus loin, derrière la porte. Le moment présent est bien là, bien maîtrisé, il est avec moi, tandis que de l'autre côté, il y a un futur que je ne connais pas, et si je ne tourne la clé ni n'ouvre la porte, je ne le connaîtrai peut-être jamais....

La maison est ensoleillée, les fenêtres ouvertes, le vent remue les rideaux paresseux.

- Andrzej!

Personne ne répond.

- Andrzej! Tu es là?

Je pose mon sac par terre. Andrzej n'est pas là. Je mets la machine à laver, son bruit monotone me rassure. J'arrose les plantes en pensant à leurs racines et à mes parents qui semblent soudain être si loin de moi.

Je prends une douche, redécouvre mon corps. Ferme les yeux, caresse ma peau, réinvente des gestes. Quelque chose d'inconnu ou d'oublié me rattrape.

Andrzej m'appelle dans l'après-midi. Sa voix est calme, même enjouée. Il me demande si j'ai fait un bon voyage, comment vont mes parents et annonce qu'il est retenu à Varsovie par ses affaires.

- Mais tu reviens quand?

- Dans trois ou quatre jours, pas avant.

Il m'embrasse et raccroche.

LE TRAIN DE CRACOVIE

Brusquement l'idée me vient que c'est une des blagues à Andrzej. Je me jette vers la porte d'entrée :

- Je sais que tu es là!

Mais il n'est pas là. Je rentre.

J'ai Igor au téléphone dans l'après-midi. Une heure après on est assis dans un petit café non loin des quais de *Wisła*. On se parle, on se délivre, on se laisse aller et mon angoisse disparaît tout doucement avec les derniers rayons du soleil couchant.

- Reste t-il des châteaux en Biélorussie ?

- Il en reste deux ou trois, oui.

- Ce sont de beaux châteaux ?

- Oui. Oui, ce sont de beaux châteaux.

- Tu me les feras visiter un jour, peut-être...

On se balade longtemps dans la ville. Le soir tombe, les petites boutiques baissent leurs stores. Les grandes rues resplendissent, les petites ruelles sentent la cannelle, les passants rient. Nous marchons dans la ville fatiguée et mes pas sont légers.

- Mais vous parlez biélorusse chez vous ou vous parlez russe ?

- On parle russe malheureusement.

- Et toi, quand tu es là-bas, tu ne parles pas biélorusse ? Du tout ?

- Si, avec mon père. C'est une belle langue.

Nous montons sur la colline de *Wawel* et les ruelles grimpent de plus en plus haut. Soudain je me rends compte que si Andrzej se trouvait en ce moment dans notre salle à manger et regardait, comme d'habitude, dans le profond de la nuit, il pourrait voir, comme dans ma maison jouet, nos deux silhouettes, dans les ruelles et les arches de la ville nocturne.

LE TRAIN DE CRACOVIE

- Tu est très polonaise, tu sais... Tu en as l'allure....
- Je ne le suis pas de toute façon.
- Anna Mouglalis ne l'est pas non plus. Elle est Grecque, et pourtant.... Tu as vu *Le prix du Désir* ? Elle y joue une séductrice dangereuse.
- C'est compliqué. Et puis, je n'ai pas apprécié la fin. Ni le titre d'ailleurs.
- Ce n'est pas le vrai titre. Le vrai titre est *Sous le nom d'emprunt* ou quelque chose comme ça.
- C'est mieux, oui.
- Et toi, penses-tu que tu pourrais vivre sous le nom d'une autre personne ?
- Moi ? Je ne sais pas.... Je crois que... oui, je crois que je ne me connais pas assez bien pour répondre à ta question.
- Si, tu te connais....

Il est tard et je lui dis de ne pas me raccompagner. Il me fixe des yeux en cherchant à comprendre, je ne réponds rien. Je serre légèrement sa main et cours dans le noir, là où est toujours – l'a-t-elle jamais été? – ma maison.

On se revoit le lendemain matin. C'est un de ces samedi où l'on sent qu'il y aura encore un dimanche. Il a loué une vieille voiture inexplicablement jaune. La ville est encore endormie. Des places vides, des carrefours suspendus au feu jaune, le mur médiéval nous regardant du haut et un drôle de chanson à la radio. J'ouvre les carreaux. Igor coupe le moteur, me regarde dans les yeux. Je ne dis rien. Il prend mon visage entre ses mains, ses doigts caressent mes lèvres. Doucement, longuement....

LE TRAIN DE CRACOVIE

- Il s'agit de quoi dans tes histoires ? Celles que tu écris.
- Des choses simples.... Qui deviennent compliquées... à cause de ceux qui les écrivent.
- Je suis fou de toi.

Je rentre chez moi dans l'après-midi. Pour la première fois dans ma vie j'ai l'impression de pénétrer dans ma propre maison en voleuse. Personne. De même que le jour de mon arrivée le vent remue les rideaux paresseux à la fenêtre que personne n'a fermée. Je retrouve la chambre à coucher, fais ma valise – des T-shirts, une robe d'été, disques, livres, papiers. Je cours vers la sortie. Une grosse goutte, accumulée au bout du robinet, tombe lourdement. Le verrou de la serrure claque.

L'ascenseur est en panne et je descends l'escalier en courant. Je retrouve mes souvenirs – les images de ma mémoire qui dansent et s'entremêlent pour former des collages bizarres. Des trains bleus, les racines des plantes, mes racines, des rues et des ruelles, des pavés, la tarte aux abricots de ma maman, les clés dans la serrure, les rideaux – tout se roule, se condense, se coagule.... J'ouvre la porte de l'entrée, respire, absorbe la lumière du jour....

Je le retrouve le soir, inévitablement. On est ensemble. On quitte la ville pour prendre la direction du Sud. De gros panneaux publicitaires longent les bords de la route, les contours des montagnes se dessinent, leurs sommets rencontrent les nuages. On tourne à gauche puis à droite pour s'arrêter au milieu d'un champ immense, au pied d'une colline. On descend et reste immobiles pendant de longues minutes. Deux silhouettes près d'une voiture jaune, enveloppés d'un brouillard tiède montant au-dessus de nos têtes, au-dessus des sommets des arbres et plus haut encore. Si haut qu'à un certain moment nos silhouettes ne sont plus discernées, la voiture devient un

LE TRAIN DE CRACOVIE

point minuscule accroché au bord de la route, et les passagers du train qui va à toute vitesse ne peuvent plus nous voir. Ils scrutent les carrés des champs et le massif condensé de la ville. Dans quelques instants le train arrivera à sa destination, Andrzej descendra de son wagon et, son sac de voyage à la main, ira chercher un taxi.

Le dimanche touchait à sa fin. Doucement, on regagnait la ville. Igor partait la nuit. On s'est assis dans un café de gare. Il tenait devant lui sa tasse dans laquelle, si on l'inclinait, on pouvait voir couler la lave épaisse du café.

Il s'est mis à parler et à me poser des questions. Façon journaliste, d'abord. Et puis après, des questions sur moi, sur mon secret. Il me demandait pourquoi. Il voulait savoir parce qu'il allait rentrer. Parce que c'était le moment ou jamais. Parce que les gens se rencontrent partout dans le monde et puis ils se quittent. Ses paroles s'accrochaient à mon regard et puis tombaient par terre:

- Anna, je ne veux pas qu'on se quitte.
- Anna, tu aurais dû me dire...

Dans un coin jouait un piano mécanique – une boîte méchante avec un pianiste à l'intérieur et des touches qui sursautaient par elles-mêmes. La musique était sèche et plate. Et ma voix était rauque. Mais ferme.

On s'est dit au revoir à la gare, dans la salle d'attente, tard dans la nuit. Des voyageurs fatigués se pressaient autour de nous, un homme portait dans ses bras une petite fille endormie, les pages d'un journal oublié glissaient du fauteuil voisin. Son regard, ses lèvres tremblants. Mon visage entre ses mains. Son souffle sur ma peau. La dernière fois.

Il disparaît dans son wagon. Je ne bouge pas. Mes pensées dépassent l'une l'autre, j'articule son nom, je revois le moindre de ses gestes. Jusqu'à ne plus pouvoir le faire. Jusqu'à ne plus rien sentir. Ne plus pouvoir respirer.

LE TRAIN DE CRACOVIE

Je me retourne dans le café pour un thé. Un petit disque noir dans une tasse blanche. Je tourne la petite cuillère qui tourne mon thé froid....

... soudain un objet a fait du bruit à la table voisine et j'ai levé les yeux. Un homme, tout près de moi, lisait un livre. De grosses lettres noires formaient le titre : *Le train de Cracovie*.

L'homme a posé son livre sur la table.

Je le regardais mais ne le voyais pas.

Je touchais du bout des doigts toutes les vérités du monde mais je n'en avais plus besoin. Plus besoin de savoir pourquoi il était là, dans un café de gare, à cette heure-là, ni pourquoi il avait l'air fatigué, ni pourquoi il avait acheté ce livre, ni pourquoi il me regardait si attentivement.

Je me suis approchée de lui :

- Andrzej, je n'ai plus envie de prendre le train.